

D'une autre que de vous je pourrois l'accepter;
 Mais quand vous me l'offrez, je dois le rejeter.
 Il ne m'importe pas que d'autres en jouissent;
 Gardez votre présent à ceux qui me haïssent :
 Aussi bien ne m'est-il réservé qu'à demi.
 Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?
 Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessure ?
 On diroit que ma mort vous semble trop peu sûre.
 Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
 Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
 C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain sourire,
 Un rien; et pour ce rien nuit et jour je soupire!
 L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
 Qu'après moi l'on peut dire à tous amants fatal.
 Vous me rendez jaloux; et de qui? Quand j'y songe,
 Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
 J'envie un rival mort! M'ajoutera-t-on foi,
 Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi?
 Cependant il est vrai. Si mes tristes pensées
 Vous sont avec quelque art sur le papier tracées,
 Cléandre, dites-vous, avoit cet art aussi.
 Si par de petits soins j'exprime mon souci,
 Il en faisoit autant, mais avec plus de grace.
 Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
 Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
 Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
 Ce n'est pas tout encor; vous voulez que je voie
 Son portrait, où votre ame a renfermé sa joie.
 Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits :
 J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.

Je fais plus : je les loue, et souffre que vos larmes
 Arroser à mes yeux ce portrait plein de charmes.
 Quelquefois je vous dis : C'est trop parler d'un mort.
 A peine on s'en est tiré, qu'on en reparle encor.
 Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime :
 Le ciel, dont la rigueur me fut toujours extrême,
 Leur fait à tous la guerre, et sa haine pour moi
 S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
 Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie :
 Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
 Hélas! il m'a long-temps aimée éperdument :
 En présence des dieux il en faisoit serment.
 Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
 Si vous l'avez réduit, avouez-moi, Clymène,
 Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
 Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

ÉLÉGIE VI.

POUR M. L. C. D. C. EN CAPTIVITÉ.

A IRIS.

Vous demandez, Iris, ce que je fais.

Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.

* Publiée pour la première fois, sous le titre d'élegie, dans les *OEuvres posthumes*, 1696, in-12, p. 234, et dans les *OEuvres diverses*, édit. 1729, t. I, p. 87.

Être privé de les dire moi-même,
 Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime,
 Craindre toujours quelque nouveau rival,
 Voilà mon sort. Est-il tourment égal?
 Un amant libre a le ciel moins contraire;
 Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire;
 Ou, s'il ne peut vous plaire par des soins,
 Il peut mourir à vos pieds tout au moins.
 Car je crains tout; un absent doit tout craindre.
 Je prends l'alarme aux bruits que j'entends feindre.
 On dit tantôt que votre amour languit;
 Tantôt, qu'un autre a gagné votre esprit.
 Tout m'est suspect; et cependant votre ame
 Ne peut sitôt brûler d'une autre flamme.
 Je la connois; une nouvelle amour
 Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
 Si l'on m'aimoit! je suis sûr que l'on m'aime.
 Mais m'aimoit-on? Voilà ma peine extrême.
 Dites-le-moi, puis le recommencez.
 Combien? cent fois. Non, ce n'est pas assez.
 Cent mille fois? Hélas! c'est peu de chose.
 Je vous dirai, chère Iris, si je l'ose,
 Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
 Que l'hyménée accorde à nos désirs.
 Même un tel soin là-dessus nous dévore,
 Qu'en le croyant on le demande encore¹.

¹ Racine le fils a imité ces vers, et il a dit, en parlant des biens de la Grace,

Par des vœux enflammés mon ame les implore,
 Et quand je les reçois je les demande encore. (W.)

Mais c'est assez douter de votre amour.
 Doutez-vous point du mien à votre tour?
 Je vous dirai que toujours même zèle,
 Toujours ardent, toujours pur et fidèle,
 Règne pour vous dans le fond de mon cœur.
 Je ne crains point la cruelle longueur
 D'une prison où le sort vous oublie,
 Ni les vautours de la mélancolie;
 Je ne crains point les languissants ennuis,
 Les sombres jours, les inquiètes nuits,
 Les noirs moments, l'oisiveté forcée,
 Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
 Quand on est seul, et qu'on ferme sur vous
 Porte sur porte, et verrous sur verrous.
 Tout est léger. Mais je crains que votre ame
 Ne s'attiedisse et s'endorme en sa flamme,
 Ou ne préfère, après m'avoir aimé,
 Quelque amant libre à l'amant enfermé.

ODES.

ODE ANACRÉONTIQUE I¹.

A MADAME LA SURINTENDANTE²,

SUR CE QU'ELLE EST ACCOUCHEE, AVANT TERME,
DANS LE CARROSSE, EN REVENANT DE TOULOUSE.

1658.

Puis-je ramentevoir³ l'accident plein d'ennui
Dont le bruit en nos cœurs mit tant d'inquiétudes ?
Aurai-je bonne grace à blâmer aujourd'hui
Carrosses en relais, chirurgiens un peu rudes ?
Falloit-il que votre œuvre imparfait fût laissé ?
Ne le deviez-vous pas rapporter de Toulouse ?
A quoi songeait l'amour qui l'avoit commencé,
Et sont-ce là des traits de véritable épouse ?

¹ Cette pièce a été publiée pour la première fois par Chardon de La Rochette, sur une copie apostillée de la main de Pellisson, qui l'avoit envoyée à Fouquet, et imprimée à la suite de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*. Elle a été insérée pour la première fois dans les *OEuvres diverses de La Fontaine*, par M. Fayolle, en 1813, édition stéréotype de Didot, in-18, t. I, p. 3. (W.)

² Marie-Madeleine Castille Villemareuil, seconde femme de Fouquet. (W.)

³ Rappeler à la mémoire. Mot déjà vieux du temps de La Fontaine. On le trouve cependant encore employé dans Molière.

Ne ramentevons rien, et réparons l'offense
Par la solemnité d'une bonne alliance.

Dépit amoureux, acte III, scène iv. (W.)

Ne quittant qu'avec peine un mari par trop cher,
Et le voyant partir pour un si long voyage,
Vous le voulûtes suivre, il ne put l'empêcher;
De vos chastes amours vous lui dûtes ce gage.

Dites-nous s'il devoit être fille ou garçon,
Et si c'est d'un Amour, ou si c'est d'une Grace
Que vous avez perdu l'étoffe et la façon,
A quelque autre poupon laissant libre la place?

Pour tous les fruits d'hymen qui sont sur le métier,
Carrosses en relais sont méchante voiture.
Votre poupon, au moins, devoit avoir quartier:
Il étoit digne, hélas, de plus douce aventure.

Vous l'auriez achevé sans qu'il y manquât rien,
De Graces et d'Amours étant bonne ouvrière.
Dieu ne l'a pas voulu peut-être pour un bien;
Aux dépens de nos cœurs il eût vu la lumière.

Olympe, assurément vous auriez mis au jour
Quelque sujet charmant et peut-être insensible.
Votre sexe ou le nôtre en seroit mort d'amour:
Mais nous ne gagnons rien; c'est un sort infaillible.

Ce miracle ébauché laisse ici frère et sœurs¹.

¹ Madeleine Castil de Villemareuil eut de Fouquet quatre enfants : une seule fille, mariée à Crussol d'Uzès, marquis de Monsalès; trois fils, Nicolas Fouquet, comte de Vaux, mort en 1705; Armand Fouquet, qui se fit oratorien; Louis Fouquet, marquis de Belle-Isle, qui fut le père du maréchal de Belle-Isle. (W.)

Chez vous, mâle et femelle il en est une bande :
Un seul étant perdu ne nous rend point nos cœurs;
De ceux qui sont restés la part sera plus grande.

ODE II.

POUR LA PAIX¹.

1659.

Le noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons ici-bas
Régner la déesse Astrée.

La paix, sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure²,
Fait déjà reflleurir Vaux³;

¹ D'abord publiée dans les *Fables nouvelles et autres poésies*, 1671, p. 80; ensuite dans les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine*, 1685, in-12, t. I, p. 121, et dans les *OEuvres diverses*, édit. 1729; in-8°, t. I, p. 30. (W.)

² La paix des Pyrénées, qui se traitoit et qui n'étoit point encore conclue.

³ VAR. Ce nom de *Vaux* est laissé en blanc dans les ouvrages où La Fontaine a fait imprimer cette ode, tant le courroux du roi contre Fouquet rendoit attentif à éviter tout ce qui rappeloit trop directement le souvenir de ce lieu de délices. (W.)

Dont je tire un bon augure ¹.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos rois bons amis,
Je ne plains pas son voyage.

Le plus grand de mes souhaits
Est de voir, avant les roses,
L'infante avecque la paix;
Car ce sont deux belles choses.

O paix, infante des cieux,
Toi que tout heur ² accompagne,

¹ VAR. Dans les *Fables nouvelles et autres poésies*, on lit :

Quand Jules, las de nos maux,
Partit pour la paix conclure,
Il alla coucher à Vaux;
Dont je tire un bon augure.

L'explication de cette strophe, telle qu'elle fut publiée d'abord, nous est donnée par Fouquet même. « M. le cardinal partit pour Saint-Jean-de-Luz, passa à « Vaux, et, après avoir épuisé pour les affaires publiques tout ce que chacune « des personnes dont je me servois avoit de crédit, me redemanda le même jour « sur ses appointements quinze mille pistoles, et manda au sieur Colbert de m'en « donner décharge. » *Recueil des défenses de M. Fouquet*, 1665, in-8, t. II, p. 92. (W.)

² *Heur*, bonne fortune, sort favorable. Ce mot, souvent employé par Corneille et Molière, étoit déjà vieux de leur temps. Le premier a dit :

Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de bien, me coûte un peu de larmes.

Pompée, scène dernière.

Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants.

Les Horaces.

Et Molière :

Votre Clitandre a l'heur de vous plaire si fort.

Misanthrope, acte II, scène 1.

Bruyère et Voltaire regrettent que ce mot ne soit plus français. (W.)

Viens vite embellir ces lieux
Avec l'infante d'Espagne.

Chasse des soldats gloutons
La troupe fière et hagarde,
Qui mange tous mes moutons ¹,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau séjour
De leur brutale furie,
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la bergerie.

Fais qu'avecque le berger
On puisse voir la bergère,
Qui coure d'un pied léger,
Qui danse sur la fougère,

Et qui, du berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O paix! source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées;

¹ VAR. Édition de 1729: *Nos moutons*.

Ramène-nous les plaisirs,
Absents depuis tant d'années.

Étouffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles :
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos belles,

Et que nous passions les jours
Étendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

ODE III.

POUR MADAME¹.

1661.

Pendant le cours des malheurs
Qu'enfante une longue guerre,
L'Olympe ému de nos pleurs
Voulut consoler la terre :

¹ Henriette d'Angleterre, fille de Charles I^{er}, roi d'Angleterre. Elle avoit épousé Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, le 31 mars 1661. (Voyez la lettre que La Fontaine écrivit à Fouquet, en lui envoyant cette ode.) La lettre et l'ode parurent pour la première fois dans le *Recueil de fables nouvelles et autres poésies*, 1671, in-12, p. 73, et ensuite furent insérées dans les *OEuvres diverses*, édit. 1729, t. II, p. 18. (W.)

Il fit naître la beauté
Qui tient Philippe arrêté,
Beauté sur toutes insigne :
D'un présent si précieux
Si la terre étoit indigne,
C'est un don digne des cieux.

Des trésors du firmament
Cette princesse se pare,
Et les dieux, en la formant,
N'ont rien produit que de rare ;
Ils ont rendu ses appas
L'ornement de nos climats,
Et la gloire de notre âge.
Le conseil des immortels
Augmenta par cet ouvrage
Les honneurs de ses autels.

Elle reçut la beauté
De la reine de Cythère,
De Junon la majesté,
Des Graces le don de plaire ;
L'éclat fut pris du Soleil,
Et l'Aurore au teint vermeil
Donna les lèvres de roses :
Lorsque d'un mélange heureux
Le ciel eut uni ces choses,
Il en devint amoureux.

La Tamise sur ses bords

Vit briller et disparoître
 Le riche amas des trésors
 Qu'à peine elle avoit vu naître;
 Elle eut honte qu'un objet,
 De tant de vœux le sujet,
 Cherchât une autre demeure :
 Heureuse, si pour toujours
 Le ciel eût à la même heure
 Cessé d'éclairer son cours !

Les Anglois virent partir
 La princesse et tous ses charmes,
 Sans qu'elle pût consentir
 Qu'on la rendît à leurs larmes :
 Ces peuples, avant ce jour,
 Glorieux de son séjour,
 Se croyoient seuls dignes d'elle ;
 Ils le croyoient vainement,
 Car la France est d'une belle
 Le véritable élément.

Bientôt, selon nos désirs,
 Nous en devînmes les hôtes¹
 Une troupe de Zéphyr
 L'accompagna dans nos côtes :
 C'est ainsi que vers Paphos

¹ Henriette naquit le 16 juin 1644, à Exeter en Angleterre, au milieu des guerres civiles. Dix-sept jours après sa naissance, sa mère, fille de Henri IV, fut obligée de chercher un asile en France : elle se retira dans le monastère de la Visitation de Chaillot, où Henriette fut élevée. (W.)

On vit jadis sur les flots
 Voguer la fille de l'onde,
 Et les Amours et les Ris,
 Comme gens d'un autre monde,
 Étonnèrent les esprits.

Telle vint en ce séjour
 La merveille que je chante :
 Elle crût, et notre cour
 Reprit sa face riante :
 Autant que Mars florissoit,
 Amour alors languissoit,
 Levant à peine les ailes ;
 L'astre né chez les Anglois,
 A la honte de nos belles,
 Le rétablit dans ses droits.

Que de princes amoureux
 Ont brigué son hyménée !
 Elle a refusé leurs vœux ;
 Pour Philippe elle étoit née :
 Pour lui seul elle a quitté
 Le Portugais indompté,
 Roi des terres inconnues,
 Le voisin du fier croissant,
 Et de nos Alpes chenues
 Le monarque florissant¹.

¹ Il paroît, d'après cette strophe, que la main d'Henriette fut demandée par Alphonse-Henri, roi de Portugal, qui approchoit de sa majorité ; par l'empereur d'Autriche, alors âgé de vingt-un ans, et par Charles-Emmanuel, duc de Savoie,

Philippe est un bien si doux,
 Que c'est le seul qui l'enflamme :
 Sous les cieus que voyons-nous
 Qui soit du prix de son ame ?
 Les héritières des rois
 Ont souhaité mille fois
 D'en faire la destinée ;
 C'est un plus glorieux sort
 Que de se voir couronnée
 Reine des sources de l'or †.

Mais si son cœur est d'un prix
 Pour qui la terre est petite,
 L'objet dont il est épris
 N'est pas d'un moindre mérite ;
 Si sa beauté le surprit,
 Des graces de son esprit
 De jour en jour il s'enflamme ;
 La princesse tient des cieus
 Du moins autant par son ame
 Que par l'éclat de ses yeux.

Ils sont joints ces jeunes cœurs
 Qui du ciel tirent leur race :
 Puissent-ils être vainqueurs

qui avoit vingt-six ans. Madame de La Fayette, dans sa Vie d'Henriette d'Angleterre, ne fait aucune mention de ces particularités, qui peut-être seroient ignorées sans cette ode de La Fontaine. On sait seulement qu'Anne d'Autriche parut désirer pendant quelque temps que Louis XIV épousât la princesse d'Angleterre ; mais il paroît qu'il la trouva trop jeune. S'il la refusa pour femme, elle lui plut beaucoup comme belle-sœur. (W.)

† C'est-à-dire du Brésil, d'où les Portugais tirent beaucoup d'or.

Des ans par qui tout s'efface !
 Que de leurs désirs constants
 Dure à jamais le printemps
 Rempli de jours agréables !
 O couple aussi beau qu'heureux !
 Vous serez toujours aimables ;
 Soyez toujours amoureux.

Que de vous naisse un héros
 Dont les palmes immortelles
 Ne donnent aucun repos
 Aux nations infidèles :
 Que le fruit de vos amours
 Égale aux herbes leurs tours,
 Mette leurs villes en cendre ;
 Et puisse un jour l'univers
 Devoir un autre Alexandre
 Au Philippe de mes vers !

ODE IV.

AU ROI¹,POUR M. FOUQUET².

1663.

Prince qui fais nos destinées,
 Digne monarque des François,
 Qui du Rhin jusqu'aux Pyrénées
 Portes la crainte de tes lois,
 Si le repentir de l'offense
 Sert aux coupables de défense
 Près d'un courage généreux,
 Permits qu'Apollon t'importune,
 Non pour les biens de la fortune,
 Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colère
 N'a-t-il point encore effacé

¹ *Fables nouvelles et autres poésies*, 1671, in-12, p. 109. *Oeuvres diverses*, édit. 1729, in-8°, t. I, p. 52.

² La rigueur avec laquelle on traitoit Fouquet dans sa prison fit comprendre à ses amis qu'on ne pouvoit espérer pour lui de pardon du roi, et qu'on seroit trop heureux si l'on parvenoit à sauver ses jours. C'est dans cet esprit que cette ode fut composée; mais on verra ci-après, par une lettre de La Fontaine à Fouquet, que celui-ci n'en étoit pas satisfait, parce que sa grande ame se révoltoit à la seule idée d'avouer qu'il étoit coupable, et de demander pour lui la conservation de sa vie comme une grace. (W.)

Ce qui jadis t'a pu déplaire
 Aux emplois où tu l'as placé?
 Depuis le moment qu'il soupire,
 Deux fois l'hiver en ton empire
 A ramené les aquilons;
 Et nos climats ont vu l'année
 Deux fois de pampre couronnée
 Enrichir coteaux et vallons.

Oronte seul, ta créature,
 Languit dans un profond ennui;
 Et les bienfaits de la nature
 Ne se répandent plus pour lui.
 Tu peux d'un éclat de ta foudre
 Achever de le mettre en poudre:
 Mais si les dieux à ton pouvoir
 Aucunes bornes n'ont prescrites,
 Moins ta grandeur a de limites,
 Plus ton courroux en doit avoir.

Réserve-le pour des rebelles:
 Ou, si ton peuple t'est soumis,
 Fais-en voler les étincelles
 Chez tes superbes ennemis.
 Déjà Vienne est irritée
 De ta gloire aux astres montée¹;
 Ses monarques en sont jaloux:
 Et Rome t'ouvre une carrière

¹ Le traité entre la France, l'Angleterre et la Hollande, dans le dessein d'abaisser la maison d'Autriche, fut conclu à la fin de l'année 1662.

Où ton cœur trouvera matière
D'exercer ce noble courroux ¹.

Va-t-en punir l'orgueil du Tibre;
Qu'il te souviene que ses lois
N'ont jadis rien laissé de libre
Que le courage des Gaulois;
Mais parmi nous sois débonnaire:
A cet empire si sévère
Tu ne te peux accoutumer,
Et ce seroit trop te contraindre.
Les étrangers te doivent craindre;
Tes sujets te veulent aimer.

L'amour est fils de la clémence;
La clémence est fille des dieux:
Sans elle toute leur puissance
Ne seroit qu'un titre odieux.
Parmi les fruits de la victoire,
César, environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte

¹ Le duc de Créqui, ambassadeur de France, fut insulté par les gardes-du-corps du pape, le 20 août 1661. Louis XIV se saisit d'Avignon, et força le saint-père à lui envoyer son neveu le cardinal Chigi pour lui faire des excuses, à bannir les gardes-du-corps à perpétuité, et à élever à Rome, vis-à-vis leur ancien corps-de-garde, une pyramide, avec une inscription qui contenoit les articles de la satisfaction exigée. (W.)

Le zèle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédoit point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vu pressant,
A toujours été remarquable;
Mais, si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut pas être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grace
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les foibles restes
De ses jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au-delà de tes désirs!